

le rock sur l'os

Et si le rock-critic Nik Cohn, hier témoin de la grandeur et de la décadence du rock'n'roll, en racontait aujourd'hui encore la saga, de qui causerait-il ?

"Ce que je recherchais, c'était les tripes, l'éclair, l'énergie, la vitesse. Voilà ce qui pour moi comptait plus que tout dans la musique. Voilà ce que j'ai essayé de rendre avant de partir" : en écrivant *A wob hop a loo bop a lop bam boom*¹ en 1969, Nik Cohn, consignait l'éclosion et les riches heures du rock'n'roll, en prononçait aussi l'oraison funèbre. Viscérale jusque dans sa façon d'embobiner les jeunes et d'amasser du pognon, cette musique populaire primale n'était effectivement pas née pour durer. Cohn sous-entend qu'en la photocopiant, en lui apprenant la distanciation ou l'ambition culturelle, on l'aura sortie de sa condition animale pour l'enfermer dans les cadres de la pure raison. Par d'incendiaires intermittences, le rock saura pourtant revenir à son état sauvage, grâce à quelques fauves déboulant de partout et tabassant tout ce qui passe – notamment sur scène, leur grand terrain de chasse. On pourrait citer ici les rugissements des Who, Stooges, Captain Beefheart, New York Dolls et autres Sex Pistols. Le punk et sa queue de comète new-wave ouvriront une dernière fois la cage aux lions – des lions au poil brûlé comme Joy Division, l'un des derniers grands groupes à jouer mal aussi bien. Mauvaise herbe, le rock'n'roll survit le plus souvent sur les bas-côtés des musiques à guitares. Bas-côtés d'Angleterre ou d'Amérique (de la flamboyance à la Jon Spencer jusqu'à l'humble artisanat du type Smog ou Will Oldham, en passant par des atypiques

comme PJ Harvey) voire du monde occidental – le Japon à feu et à sang de Keiji Haino ou de Melt Banana, le Brésil incandescent de Chico Science voire des Cro-Magnon de Sepultura.

Mais si le rock'n'roll de Cohn vibre encore, c'est aussi parce qu'au-delà de sa descendance directe il aura su léguer son usage néandertalien des outils, sa façon de jouer avec les os de la musique. Cet art richement primitif aura imprégné nombre de pratiques singulières – du free cinglé d'Eugene Chadbourne ou de Jac Berrocal à certains strip-teases de Pascal Comelade. Il aura aussi donné aux musiques électroniques leurs plus belles démenches. Dans la lignée de Suicide ou Throbbing Gristle, des groupes comme Salaryman et Add N To (X) ont ainsi coutume de livrer des concerts d'une rare intensité. Et puis, il est des instants où la flamme du rock'n'roll brûle comme aux premières heures : lorsqu'une conscience humaine se dégoupille en public, devient une grenade à fragmentation dont votre cerveau récolte les éclats et dont votre corps entier éprouve le souffle. A ce titre, Cohn pourrait apprécier *Mon cerveau dans ma bouche*, la torpille récemment lancée par Programme : car ce disque de musique réflexive est aussi un pur moment de rock'n'roll, un album qui sait l'intelligence du cri et qui a les tripes pour le dire. Tant que des musiques sauront garder cette qualité d'impact, cette puissance de feu qui, fût-elle éphémère, parvient à trouver la surface du réel, on pourra écrire que le rock'n'roll selon Nik Cohn n'a pas fini de bander. Richard Robert

1. (Allia, 1999), 288 pages, 120 f, traduit par Julia Dornier. A lire en avant-première p. 16 un extrait du nouveau roman de Nik Cohn, *Anarchie* au Royaume-Uni.